

0407

80-4



DES
E F F E T S
DE LA
Violence et de la Modération
DANS LES
AFFAIRES DE FRANCE.

A M. MALOUET.

PAR M. DE MONTLOSIER,
Ancien Député aux Etats-Généraux & Membre de l'Assemblée
Nationale Constituante.

Cacondres

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET ;
Et se trouve chez J. DE BOFFE, Libraire, Gerrard-Street ;
DEBRETT, Piccadilly ; BOOSEY, Broad-Street, près de
la Bourse-Royale.

1796.

(i)

AVERTISSEMENT.

J'ÉTAIS occupé à donner mes derniers soins à un ouvrage intitulé *DU BONHEUR, considéré dans ses Principes relativement aux Individus & aux Peuples*, lorsque des circonstances particulières m'ont ramené aux discussions politiques. J'abandonne avec regret un travail d'un intérêt doux, pour rentrer au milieu des ruines sanglantes de ma patrie. Le public d'aujourd'hui présente un auditoire composé de tant de passions différentes, qu'il me sera bien difficile de faire admettre des vérités qui puissent rallier tous les intérêts. C'est pourtant l'entreprise que je fais. Royalistes, aristocrates, monarchiens, constitutionnels, républicains même, honnêtes gens de toutes les sectes, de toutes les classes, de tous les partis, c'est vous que je rassemble, c'est vous que j'invoque ; vous même dont les mains imprudentes, égarées par de faux principes de liberté, ont allumé, sans le savoir, les premières torches de la Révolution ; c'est à vous que je me rallie.

Que quelques uns crient au scandale, peu m'importe.

Des dieux que nous servons voilà la différence.

Anathème à quiconque, sous quelque prétexte que ce soit, s'avise, de repousser des mains de la Providence des instrumens de salut. Le salut aujourd'hui est dans une réunion sincère à tous les ennemis de nos ennemis, à tous ceux qui partagent nos malheurs & nos intérêts, à tous ceux qui quelque ait été leur conduite passée nous offrent leurs services présents, & ont pour vœu sincère le rétablissement de
l'ordre

(ii)

l'ordre & de la paix. C'est la seule pensée qu'il nous soit désormais nécessaire à avoir. *Porro unum est necessarium.*

Je vais publier incessamment quelques vues sommaires *Sur des Moyens de Paix pour la France, pour l'Europe, pour les Emigrés.*

Mais ce travail, absolument inutile, si tous les partis ne consentent pas à se rallier sous des enseignes convenables à leur situation, a dû être précédé d'un ouvrage, où l'on montrerait ce que c'est, que la Violence & la Modération considérées en elles-mêmes : 2. Ce qu'elles ont produit dans le cours de la Révolution : 3. Ce qu'elles peuvent dans le moment actuel nous offrir d'espérance.

Tel est l'objet de mes trois lettres. J'eusse désiré, que l'homme célèbre à qui elles sont adressées, eut voulu se charger de l'entreprise que je hasarde. Le public l'eut entendu avec plaisir parler de la modération qu'il a si glorieusement pratiquée. Je ne blâme pas son silence, je n'ai pu l'imiter. Jusqu'à la fin j'aurai pour devise. *Argue, increpa, obsecra in omni patientiâ.*

LETTRE PREMIERE.

VOTRE complaisance, Monsieur, & votre ancienne amitié me donnent des droits à vos conseils ; Je n'ai jamais été plus dans le cas de les réclamer.

Je viens d'apprendre que dans des sociétés respectables, mon opinion sur les mesures de force & celles de conciliation, qu'on pouvait opposer aux progrès de la Révolution, m'a fait juger démocrate ; il n'y a plus à en revenir, à ce qu'on m'assure, l'arrêt est prononcé.

Vous ne devez pas douter que je n'aie déploré une semblable méprise ; cependant, persuadé que je pourrais tirer parti, pour mes intérêts, de cet échec à ma réputation, & qu'un brevet de démocrate expédié à Londres, devait être un trésor à Paris, j'ai cherché à le mettre à profit. Vaine espérance ! opposé dès le principe à toutes les mesures révolutionnaires, ayant été contre le doublement du tiers pour l'opinion par ordre, membre

B

du

(2)

du côté droit, le premier qui ait prêché l'insurrection contre l'insurrection, personne n'a voulu croire à ma démocratie ; & mon émigration de première date, ma campagne de Brunswick venant encore fortifier ces *présomptions*, je ne suis point effacé de la table des proscriptions. Ainsi, j'ai beau être démocrate à Londres, ce qui me donne peu de faveur, je n'en suis pas moins aristocrate à Paris, ce qui me prive de ma fortune.

Oh, Monsieur ! vous, que les difficultés ne rebutent pas, ne pourriez-vous pas me trouver quelque moyen pour changer le chef-lieu de chacune de mes réputations, & au lieu d'être aristocrate à Paris & démocrate à Londres, pour que je fusse aristocrate à Londres & démocrate à Paris.

Malheureusement ce n'est pas encore là le seul point bizarre de ma position. J'ai voulu faire part de cet événement à quelques personnes de mes amis ; je m'attendais au moins à trouver l'intérêt qu'on doit à l'infortune. Point du tout. "Voilà ce que c'est, m'a-t-on dit, que d'être un modéré !" "Vous voulez avoir de la raison quand nous avons besoin d'enthousiasme, & de la prudence quand la fureur peut nous servir. Tous ces demi-partis sont détestables. Dans de simple débats de poésie, Francaleu a pu dire :

... Savez-vous quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi ?

" A plus

(3)

" A plus forte raison dans les grands-mouvements des Révolutions, c'est alors qu'un homme sensé s'attache nettement à un parti."

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun-suit à son gré la meilleure ou la pire.

Il faut être de bonne foi, Monsieur, j'ai du penchant à la modération ; & cependant il me semble que je n'aime pas la modération d'une manière commune & ordinaire. St. Paul dit, qu'il faut être sage avec sobriété ; ce n'est pas mon affaire. J'aime la modération avec transport, je n'aime pas même la modération de tous les hommes modérés ; il me faut quelque chose qui ait les traits forts & énergiques, qui suppose des efforts & des sacrifices : ce qui vous fait croire à vous-même que le fonds de mon caractère appartient à la violence.

Avec de semblables dispositions, comment n'ai-je pas pu trouver grâce auprès des hommes violents ; car enfin, si je recherche sur ce point les caractères les plus violents de l'antiquité je trouve qu'ils ont eu aussi leurs accès de modération.

Annibal de retour à Carthage exhorta le Sénat à faire des propositions de paix aux Romains, en cela il fut modéré ; le moment d'après, il se leve & va renverser de sa place un membre du Sénat qui

P 2

votait

(4)

votait pour la continuation de la guerre, alors il fut très-violent.

A la bataille de Cannes, il chargé lui-même une phalange Romaine; j'ai lieu de croire qu'il fut assez violent; une fois vainqueur, il se précipite dans le rang de ses soldats pour faire cesser le carnage *parce ferro*: en cela il fut très-moderé.

Parmi les personnages de nos poètes anciens qu'y a-t-il eu de plus colere que l'implacable Junon? Voyez dans l'*Enéide* comme elle sait prendre auprès d'Eole le ton de la douceur & de la modération! Neptune lui-même, qui eut la prudence de se modérer pour appaiser les flots de la mer, eut d'abord un mouvement de colere: *quos ego*.

Mais quelque effort que je fasse pour m'appliquer la faveur de ces exemples, ma mauvaise fortune veut que je ne sache pas mieux m'arranger pour les mouvemens de mon caractère, que pour ceux de mon esprit. Ma réputation morale ressemble tout-à-fait à ma réputation politique. En même tems que je passe pour aristocrate à Paris & pour démocrate à Londres, je suis jugé violent parmi les hommes modérés, & modéré parmi les hommes violens. Je blesse les esprits impétueux par mes opinions sages; je blesse les cœurs sages par mes mouvemens impétueux.

Ainsi

(5)

Ainsi tout le monde se plaint de moi, & cependant on fait de moi tout ce qu'on veut. Aristocrate à Paris, monarchien à Coblenz, constitutionnel à Bruxelles, démocrate à Londres; je rencontre partout où je passe, celle des réputations odieuses qui se trouve le plus à la mode; je n'y manque jamais.

A la fin patience se lasse. Trop longtems jouet du public, j'ai résolu à mon tour de fronder les frondeurs. J'ai résolu de porter toute mon attention vers ce vice de modération que quelques-uns me reprochent, ainsi que vers cette vertu de violence que d'autres s'attribuent. Après avoir déterminé l'espece de caractère que ces deux qualités ont pris dans la Révolution, j'examinerai encore ce qu'elles y ont produit & ce que nous avons à en attendre aujourd'hui.

Quand j'aurai fixé ces trois points, je serai plus à mon aise envers le public, sur toutes mes différentes réputations; il en résultera peut-être un peu de censure pour mes censeurs; mais il en résultera, j'espère, aussi quelques vues utiles sur la nature de la Révolution, ainsi que sur les changemens prodigieux qu'elle a opérés.

Suivant moi elle a tout interverti.

D'abord, si vous voulez un très-habile militaire, vous ne le trouverez pas toujours parmi ceux qui étaient

- taient très-célebres autrefois. C'est un ancien sergent d'artillerie tel que Pichegru ; un ancien caporal d'infanterie tel que Jourdan ; un ancien garde de chasse tel que Stofflet ; un officier de marine tel que Charette.

Dans un autre genre, si vous voulez un grand homme d'état, vous le trouverez rarement chez nos anciens ministres, ou chez nos anciens ambassadeurs. En France, au contraire, un notaire de village, un avocat de province en imposent à tous les cabinets de l'Europe.

Quelles étranges métamorphoses a donc fait la Révolution Française ! Mais lorsqu'un renversement subit dans l'état d'un peuple, change à la fois son génie, ses lois, ses mœurs, tous ses moyens d'administration, les hommes d'état qui s'obstinent à juger par les mêmes principes des choses qui ne sont plus de mesure avec les règles anciennes, se font un singulier partage. Ceux qui ont de l'énergie deviennent absurdes ; ceux qui n'en ont pas, stupides.

Les vieillards sont devenus ainsi des enfans, les hommes les plus savans de profonds ignorans. Les jeunes gens au contraire par cela même qu'ils ne savaient rien se sont trouvé avoir plus de capacité. Les enfans apprennent les langues plus facilement que nous, parce qu'ils n'en savent aucune.

Cette

Cette métamorphose dans les esprits ayant été générale, elle a eu lieu de même dans les caractères. Les hommes réellement violens ont paru modérés, les hommes réellement modérés ont paru violens.

Je vais trouver dans l'émigration les hommes d'état (1), les ambassadeurs, les administrateurs, les hommes les plus étrangers au métier des armes ; je crois que c'est là que je rencontrerai de la modération ; quelquefois c'est la violence.

Les jeunes gens au contraire, les militaires, les échappés de Quiberon, cette foule de tout âge, aussi brave que généreuse qui s'est immortalisée par des actes d'héroïsme & de dévouement ; je pense que c'est là que je rencontrerai la violence, pas du tout c'est la modération.

J'ai eu de fréquens entretiens avec un des chefs de la Vendée, M. de la Roberie : ce bon jeune homme, si plein de courage & d'honneur, était sage & modéré.

(1). Je n'ai garde, dans tout ceci, de vouloir désigner qui que ce soit ; mais je ne peux m'empêcher de remarquer, que celui qui a montré plus d'élévation dans le caractère & dont le courage n'est pas contesté, M. le Mal. de Castries, est précisément celui dont la sagesse & la modération ne se sont pas démenties dans tout le cours de la Révolution.

Dernierement

Dernièrement je causais de même avec un chef de Chouans ; il scandalisa deux ou trois personnes auprès de moi, par sa sagesse & par sa modération. Règle générale : plus un émigré a été connu dans la Révolution par un caractère énergique & dans toute sa vie par des actions éclatantes, plus il est modéré ; au contraire, plus il a été inconnu & médiocre, & plus il est violent. Etrange effet du mouvement des choses qui fait que la modération & la violence ayant chacune à prendre leur place parmi nous, la modération ait été trouver M. de Bouillé, la violence M. Ferrand (1).

Cela m'a paru si extraordinaire, que j'ai résolu de ne pas m'en tenir aux apparences, & de porter plus loin mes recherches.

En examinant l'instinct des hommes faibles, voici ce qu'on apperçoit : ils savent qu'on ne peut rien faire avec un calme plat, au lieu qu'un gros tems nous conduit quelquefois à notre destination ;

(2). Interrogez sur le caractère de M. de L. . . , les Parlemens contre lesquels il a lutté pendant treize ans, ils vous répondront, c'est le plus violent des hommes. Proposez ensuite à tel cabinet, ou à tel ministre de méditer soit un projet de manifeste, soit un plan de restauration qu'il aura travaillé, ils vous remettront le papier sans le lire & s'écrieront avec effroi : " que voulez-vous qu'on fasse d'un homme aussi modéré ?"

Ils se gardent donc bien de prêcher la modération qu'ils se connaissent & qui n'est propre à rien ; & ils ne cessent de prêcher la violence, qu'ils n'ont pas & qu'ils croient propre à tout.

Les hommes violens de leur côté, accoutumés à de grands obstacles dans leurs entreprises ont pris l'habitude d'en calculer les chances. C'est par l'habitude des tempêtes, que les marins ont appris l'art de resserrer ou de déployer les voiles, de jeter les ancres à propos & de diriger le gouvernail. Ils savent louvoyer avec les vents contraires, se détourner des écueils, & ils ne craignent pas souvent de faire une plus longue route pour arriver plutôt.

Un homme très-violent, quand il a du sens, doit dire dans son cœur, je voudrais bien être modéré ; l'homme faible, au contraire, dit : je voudrais bien pouvoir être violent. Si je me représenté bien le camp des Grecs devant Troyes, Achille faisait tous ses efforts pour se contenir, Thersite pour s'animer. Les bruyantes criaileries, les déclamations virulentes, les exagérations insensées n'ont pas un autre sens. Les plus poltrons d'entre les barbares crient de même quand ils vont au combat ; les soldats Russes se serrent & marchent en silence.

Le public cependant qui, suivant l'expression d'Horace, *famae servit ineptus & stupet in titulis & imaginibus,*

imaginibus, se méprend à toutes ces apparences; il ne voit pas que les hommes forts ont le même intérêt à avoir de la modération que les hommes faibles à montrer de la violence. La violence tempérée par la modération : voilà ce qui constitue la force. Celui qui a trop de modération, produit moins par défaut d'énergie; celui qui approche trop de la violence, produit moins par défaut de mesure.

Où trouver cette juste pondération que Seneque exprime avec tant d'élegance : *non pars & concordia animi & magnitudo cum mansuetudine* ? Où trouver tout à la fois cette élévation dans les conceptions, cette vigueur dans les mesures, cette dextérité dans les moyens, cette fermeté tempérée par la conciliation ? Vos ennemis en vous proclamant comme le plus redoutable d'entre les modérés, auraient-ils l'intention, Monsieur, de faire remarquer en vous la réunion de ces qualités ?

Tacite, ce grand peintre de l'antiquité, nous a laissé dans le portrait qu'il nous a fait d'Agricola des traits qui semblent se rapporter à votre caractère. *Le naturel de Domitien*, dit-il, *était enclin à la colère* (1); *moins elle avait d'éclat, plus elle devenait*

(1) Domitiani vero natura præcepit in iram, & quæ obscurior, eo irrevocabilior; moderatione tamen prudentiâque Agricola

devenait implacable; elle se laissait adoucir, toute fois, par la prudence & la modération d'Agricola, parce qu'il ne provoquait pas le destin & la renommée par une obstination mal entendue, ou par une vaine ostentation de liberté.

L'Assemblée Constituante fut pour vous ce que Domitien fut pour Agricola; vous ne contestâtes pas sa puissance; vous résistâtes à ses injustices, vous souscrivîtes à ce qu'elle permit de bien, & votre modération tempéra souvent ses fureurs.

Que ceux qui ne savent admirer, que des traits d'audace, sachent que des grands hommes peuvent se trouver sous des dominations perverses; & que la soumission & la modestie quant elles sont réunies à l'habileté & à la vigueur peuvent mériter autant d'éloges que la plupart de ceux qui avec beaucoup de hardiesse, mais sans aucun profit pour la chose, ont recherché l'éclat d'une mort ambitieuse.

Telle fut sur la modération l'opinion de Tacite; c'est au moins une autorité pour les hommes du monde. St. Paul dans une stîle plus apostolique

Agricolæ leniebatur, quia non contumaciâ, neque inani jactatione libertatis famam fatumque provocabat. Sciunt quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint eo laudis excedere, quo plerique per abrupta, sed in nullum rei post usum, ambitiosâ morte claruerunt.

recommanda à ses disciples de se faire tout à tous, c'est une autorité pour les hommes religieux.

Ces réflexions, Monsieur, me paraissent d'autant plus importantes à répandre, que nos ennemis dans tous les pays ne cessent de nous représenter comme les hommes les plus violens & les plus intraitables. Il serait à désirer que tout le monde sut en France, que ce qu'il y a d'énergique & de sensé dans l'émigration est sage & modéré; à l'égard de ceux qui crient pour faire semblant d'être violens, qu'on se rassure sur cette espece d'hommes. Elle est toujours facile à contenir.

Je suis, Monsieur, &c.

MONTLOSIER.

LETTRE

LETTRE SECONDE.

JE viens d'examiner, Monsieur, les véritables caractères de la violence & de la modération. Je crois qu'il peut être intéressant actuellement de rechercher quelle espece de rôle ces deux qualités ont jouée dans la Révolution.

Dans la première époque, où une fermentation générale annonçait de grands changemens, une bienveillance universelle semblait y applaudir. Tout le monde s'empressait de faire des sacrifices. Tous les partis parlaient de modération.

Cependant tout en prononçant des maximes de modération, les républicains avaient des brigands qui brûlaient les châteaux, & des écrivains qui incendiaient l'opinion. Chez les royalistes, tout en prononçant son acquiescement aux innovations, on ne laissait pas que d'avoir des armées qui s'avançaient avec un grand appareil.

Au milieu de ce mouvement simulé de modération, la violence se montrait également de part & d'autre. Les républicains la désavouaient & s'en servaient,

servaient. Les royalistes en parlaient & ne s'en servaient pas.

Aujourd'hui, s'il fallait s'en rapporter à des écrivains qui se font nos interprètes, on croirait que nous sommes devenus très-violens ; il est vrai que nous sommes faibles. Au commencement de la Révolution, au contraire, nous avions la prétention d'être très-moderés & cependant nous étions forts.

Quoi, on était fort & on caressait la faiblesse ! on avait deux cent mille soldats & on composait avec les séditieux ; on était modéré ! aujourd'hui on n'a pas un homme & on ne veut composer avec qui que ce soit ; on est devenu violent ! ah que n'étiez-vous violent alors, ou que n'êtes-vous modérés aujourd'hui !

Dans nos malheurs nous sommes quelquefois tentés d'accuser la Providence ; mais comme dans l'économie animale, la plupart de nos maladies proviennent de notre intempérance, dans l'économie politique la plupart de nos revers proviennent de nos fautes.

Dans le commencement ce fut une grande faute d'irriter ainsi à plusieurs reprises l'opinion par des menaces sans effet, tandis que les autres qui l'enchaînaient par la crainte de leurs excès se gardaient bien de l'irriter par leurs menaces. Pour

réparer

réparer ensuite cette première faute, on en fit de bien plus grandes encore.

D'abord, en fait de parti, la sagesse est de n'apercevoir qu'à la dernière extrémité les erreurs & les délits. Un général Français voyant une partie de son armée tourner le dos, & s'enfuir à pas précipités: " Vous vous trompez, mes amis, dit-il, ce n'est pas là, c'est ici qu'est l'ennemi. " Il jeta ainsi un mouvement de lâcheté sur le compte d'une méprise. Cette ruse ingénieuse redonna à ses troupes la confiance & la victoire.

Notre conduite a été bien différente. Nous nous sommes obstinés à ne voir jamais l'honnêteté que parmi nous. Nous n'avons jamais pu comprendre que les autres pouvaient errer, & que nous pouvions errer nous-mêmes ; comme si au milieu de tant de formes dérobées à la rouille des tems, le plus grand des miracles dans une grande multitude d'hommes n'eût pas été l'absence de tout dissentiment dans les principes, de toute différence dans les opinions. Non seulement les règles de la prudence, les règles mêmes de l'équité devaient nous amener à une autre disposition. Les hommes par leur éducation ont pu recevoir des principes suffisans pour les choses & pour les tems ordinaires ; mais quand le mouvement excentrique d'une révolution a dissous tous les rapports existans,

to

(16)

existans, nos principes cessent d'avoir leur application accoutumée ; un peu de hazard entre dès-lors dans notre sagesse, la conduite n'a plus que des conjectures. Dans le délire des passions, le jeune homme sans expérience fait beaucoup de fautes : dans le délire d'une révolution l'honnête homme aura aussi ses erreurs ; mais on peut demeurer chaste comme Clarisse, & avoir eu le malheur d'abandonner la maison de son père.

Parmi ceux qui ont eu le bonheur d'une bonne conduite, un trop grand nombre malheureusement n'a songé qu'à en recueillir le fruit. Il a fallu que l'humiliation des autres vint servir à leur élévation. La Contre-Révolution a été un champ que chacun a voulu moissonner sans partage : & l'ouvrier de l'onzième heure n'a été dès-lors qu'un indiscret, ou un importun qui est venu diminuer les salaires.

Une faute non moins grave a été de confondre les maximes & leurs excès. L'adresse des républicains était de proclamer sans cesse des idées chères à tout le peuple Français. La liberté bien ou mal entendue était le vœu de toute la France. Les partisans même les plus ardens de la Monarchie voulaient des limites à sa puissance.

Les aristocrates ne se contenterent pas de proscrire l'abus de la liberté, ils eurent l'air d'en proscrire le principe. Leur haine vertueuse contre
les

(17)

les excès, alla atteindre indifféremment, tout ce qui avait pu leur servir de prétexte. D'un côté on parut tendre au despotisme, de peur de la démocratie ; de l'autre à la démocratie de peur du despotisme. La France se partagea maladroitement entre la monarchie & la liberté. Ceux qui voulaient & la monarchie & la liberté ne surent où se classer.

En troisième lieu, si la sagesse dans un parti est de chercher à se faire un grand nombre de prosélytes, elle est encore de chercher à se fortifier de toutes les haines, de toutes les ambitions accessoires, d'appeler à soi tous les ennemis de ses ennemis. Pour renverser le culte catholique, le parti populaire caressa également les athées & les Juifs, les déistes & les protestans, les jansénistes & les philosophes ; pour renverser la monarchie, il se servit avec la même habileté des sentimens & des vues les plus opposées.

Le parti aristocratique, au contraire, ne voulut en politique comme en religion que des orthodoxes ; il admit bien dans son sein des différences d'opinions sur les prérogatives des Parlemens, ou sur celles du Roi, sur les droits des Etats de province, ou sur ceux des ordres ; mais sur ce qui concernait le doublement du tiers, ou l'opinion par tête, surtout ce qui parut tenir à la cause présumée de ses défaites & de ses malheurs, il fut inexorable.
P
rable.

(18)

nable. Ce ne fut pas assez pour lui d'être pur, il fallut l'être à sa manière ; il fallut même l'avoir été à une certaine époque, à une certaine heure. Il rejetta les nouveaux convertis comme Cherin rejetait les nouveaux annoblis. Un individu révolutionnaire se séparait-il de la Révolution, un rire de moquerie & de subsannation était son premier accueil ; on refusait ses services ; on déjouait son zèle ; on en aurait fait une victime plutôt que d'en faire un héros. Au moment même de ses plus grands efforts pour notre cause, on applaudissait à ses revers, comme il aurait fallu applaudir à ses succès.

Qu'attendre d'un parti qui, au lieu de vouloir se grossir pour se mettre en état de faire une grande conquête, ne cherche qu'à se diminuer pour la partager, comme si elle était déjà faite ? Un parti qui prête serment de fidélité à tous ses ressentimens, qui a peur de la reconnaissance, qui n'a jamais de projets, qui n'a que des souvenirs, & qui marche en avant, ne cessant de regarder en arrière !

On se demande souvent en Europe comment les honnêtes gens en France ont été si faibles. Mais si on veut faire attention à la faiblesse des mesures qui d'abord éloigna les hommes ardents, à la violence des maximes, qui y succéda, & qui éloigna les hommes sages, à la rigidité dans les procédés qui s'y réunit & qui éloigna tout le monde, on

comprendra

(19)

comprendra comment nous avons eu si peu de succès.

Si on veut y ajouter cette fausse politique de tout céder pour tout ravoir, de laisser tout aller au pire, pour tout améliorer, l'énigme de nos malheurs se trouvera entièrement expliquée.

Le parti populaire conduisit toute la France à la servitude, en lui parlant de liberté ; le parti aristocratique, en maudissant sans cesse la liberté, ne pouvait garantir personne de la servitude.

L'un en désavouant toutes les violences, en feignant de l'horreur pour tous les crimes, attira tout à la fois les honnêtes gens par la modération de ses maximes, & les scélérats par l'espérance de ses excès ; l'autre éloigna par sa rigueur ceux même qu'il intéressa par son attitude. On aurait dit qu'il avait pour but de se réduire au lieu de s'étendre, de se simplifier au lieu de se composer. Il appelait cela s'épurer.

Ce qu'il y a de singulier c'est que ces fautes dont nous sommes tous la victime, n'ont point été dans l'esprit général de notre parti ; mais nous nous y sommes tous laissés entraîner. Je ne sais ce qui fait dans un incendie, que tout le monde obéit à la première voix qui s'élève au-dessus de celle des autres. Nous avons obéi avec une grande docilité aux voix qui nous ont appelés. Voilà où elles nous ont conduit.

p 2

Ce

(20)

Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que ce mauvais esprit qui n'a jamais été celui de l'émigration, n'a pas été davantage celui de nos chefs. J'ose dire pourtant qu'ils ne l'ont pas assez réprimé. Ils ont trop laissé flotter leur sagesse au gré de notre inexpérience ; ils n'ont pas assez vu qu'en donnant de l'essor à nos passions ils perdaient eux-mêmes leur autorité.

Les événemens accumulés d'une grande Révolution nous ont enfin acquis à tous de la sagesse. Mais encore en ce moment, où les uns & les autres nous sommes devenus si raisonnables, nous avons encore l'imprudence, d'abandonner la tribune aux plus insensés. Nous ne partageons plus les exagérations fanatiques de quelques-uns de nos écrivains, mais nous les méprisons trop.

Beaucoup de bons bourgeois de Paris se sont surpris à rire des folies sanguinaires de Camille des Moulins, & du Pere Duchêne, par ce qu'elles ne semblaient dirigées que vers les classes supérieures. On se rassure de même parmi nous, sous prétexte que les violences ne menacent que telle ou telle classe d'hommes. Dans tous les partis on espère que les fureurs s'arrêteront certainement à leur objet. En attendant on se repose & on ne se réveille que lorsque le feu de la maison voisine a déjà atteint celle où l'on est.

Si

(21)

Si dans le parti républicain quelques hommes en délire ont poussé la violence de leur doctrine jusqu'à la démocratie pure, si d'exagération en exagération, ils ont fini par ne voir la liberté que dans la domination des clubs, parmi les royalistes n'avons-nous pas entendu quelques personnes proclamer le pouvoir absolu, & ne voir de sûreté que dans la verge de fer, ainsi que dans tous les moyens de la tyrannie ?

Cette exagération correspondante de part & d'autre dans les principes se remarque de même dans les passions. Camille des Moulins & Prudhomme se chargerent d'appriivoiser le public avec les idées sanguinaires. Marat renchérit sur Prudhomme, Robespierre sur Marat. Quelle surprise qu'un homme tel que M. Ferrand vienne se placer à côté de tels personnages ? M. d'Entraigues a encore surpassé M. Ferrand. Robespierre avait dit seulement, *Périssent les colonies plutôt que nos principes* ; M. d'Entraigues a dit, *Périsse toute la France plutôt que son ancien régime.*

Il est beau, sans doute, de montrer une grande horreur pour les crimes. La sagesse toujours en garde pour éviter les extrêmes, n'en accordera pas moins de l'estime aux sentimens ardens toutes les fois qu'elle verra leur source dans un grand amour de la vertu : mais lorsque des hommes habiles occupés à envelopper leurs passions des formes du bien

bien public, réclameront en faveur de leurs haines privées le suffrage du aux plus nobles sentimens, l'honnêteté alors effrayée de l'atrocité des mesures, le sera bien davantage de la perfidie des intentions. Que penser en effet de ces hommes qui se vantent de haïr moins dans le parti opposé, que dans le leur, dont le zèle dévorant n'est pas moins empressé de jeter des divisions dans leur propre parti par une continuité d'inculpations & d'accusations odieuses, qu'à réunir leurs ennemis par des projets d'un effroi général ?

On se demande quelquefois si de tels hommes sont atroces, ou seulement imprudens ? Je puis affirmer par tout ce que je sais de M. d'Entraigues & de M. Ferrand, que l'un & l'autre ont toutes les qualités qui appartiennent à des habitudes honnêtes, & à une éducation libérale.

Mais malheureusement je ne vois rien même en cela, qui puisse nous rassurer. Avant la Révolution la plupart de ceux qui ont commis ensuite tant de crimes, jouissaient d'une réputation honorable. Marat avait fait un bon traité sur la Lumière, il était recherché des savaus & des hommes honnêtes ; on dit que Robespierre était assez estimé à Arras ; il avait remporté un prix dans un concours académique sur la question de l'adoucissement des lois pénales. Vous avez probablement, Monsieur, des relations avec M. le

Mal.

Mal. de Castries, demandez lui ce qu'était Pache. J'ai eu assez de rapprochement avec Barrere pour rendre justice à ses mœurs douces & polies. Enfin j'ai connu personnellement Couthon, Rome, & Soubranie ; je ne m'en rapporterai pas à mon seul témoignage ; mais je demanderai à tous ceux qui les ont connus, si avant la Révolution ils ne passaient pas pour des hommes excellens.

Hélas ! ces hommes excellens, j'étais loin de penser qu'ils renfermassent tant de crimes. C'est qu'on n'est pas toujours cruel par son cœur ; on le devient par son esprit. On le devient par la fausse position dans laquelle on se place, par les fausses mesures que l'on prend, par les fausses tentatives que l'on hasarde, par les résistances souvent inutiles qu'on se crée.

Notre humanité se repose sur la foi des pardons & des amnisties. . . . Je veux m'y reposer aussi ; mais Robespierre n'avait pas de vengeance à exercer : Billaud Varenne n'avait reçu aucune offense. C'est par les obstacles qu'on craint, ou par ceux qu'on éprouve, qu'on devient progressivement violent & féroce. Lorsqu'on s'engage imprudemment dans des principes absolus, lorsqu'on prend une fausse route, lorsqu'on s'obstine à ne tenir compte d'aucune difficulté, il faut bien à un certain moment faire des efforts, en raison de son audace. Annibal fit fondre les roches des Alpes dans du vinaigre ; Dubois de Crancé parla de jeter

(24)

jetter Geneve dans le Lac ; Collot d'Herbois voulut noyer Lyon dans le Rhône ; M. d'Entraigues effrayé d'avance de la difficulté de ses systèmes, parle déjà de leur sacrifier toute la France.

Nos fanatiques peuvent donc aussi passer pour des hommes excellens : on sait bien qu'ils n'ont encore émis aucun crime ; on ne sait pas tous ceux dont ils sont pleins. Plaçons les au faite de la puissance, & bientôt nous les verrons se développer d'une manière aussi surprenante pour nous, que pour eux-mêmes.

Peu d'hommes dans les révolutions sont dans le secret de leur destinée. Dans les tems ordinaires il est facile de gouverner les hommes ; ils n'ont entr'eux d'autres rapports, que celui des affections douces. Leurs discordances ne portent que sur des intérêts légers ; & le sentiment général des devoirs est renforcé par le ciment de l'habitude.

Mais dans le cahos des révolutions & des contre-révolutions, lorsque toutes les habitudes d'un peuple sont dissoutes, ou ne sont pas encore bien raffermies, si une main ferme & vigoureuse n'étend pas sur toutes les passions, le sceptre de la modération, si on ne fait qu'appeler à soi des violences pour contenir d'autres violences, attendons-nous aux plus grands malheurs. Sous quelque prétexte que ce soit, du moment qu'on a évoqué la fureur, c'est la fureur qui regne & non celui

(25)

celui qui l'a appelée ; il faut comme les autres qu'il en devienne l'esclave, s'il ne veut pas en devenir la victime. Quel qu'il soit, Robespierre, ou Ferrand, d'Entraigues, ou Marat, il est l'homme d'aile de la faction ; il n'en n'est pas le chef ; elle veut bien consentir, à ce qu'il se mette en avant, pour répéter le signal de ses volontés, sans lui permettre d'en avoir.

La Révolution a été une chose bien horrible. Une Contre-Révolution abandonnée à l'exagération & à la violence en deviendrait la contre partie. Un nouvel ordre de choses dirigé par la modération & par la sagesse, nous donnera toutes les bénédictions de la paix. Il nous apportera un gouvernement sain, conforme à nos mœurs comme à notre climat. Laissons à l'orient les institutions qui lui conviennent ; ni la république ni le despotisme ne sont faits pour la France. Son génie est éloigné de ces deux extrêmes, comme son climat l'est de la zone torride & des glaces du nord.

Après les troubles d'une grande Révolution, il est doux sans doute de s'abandonner au pouvoir d'un seul ; mais la prudence oblige, à mettre des bornes à la puissance d'Auguste, afin qu'elle ne devienne pas celle de Tibere. Je suis royaliste ; mais je ne peux proclamer le despotisme. J'abhorre le despotisme populaire ; je n'aime pas le despotisme d'un seul. Je n'aime ni la journée de

E

St.

St. Barthelemy, ni celle du 2 Septembre, ni les tribunaux révolutionnaires, ni les chambres ardentes, ni Jourdan bourreau & général des Avignonais, ni Tristan bourreau & compere de Louis XI. Caligula & Marat me font horreur.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur, si je ne suis pas plus violent ; je suis disposé à la violence & retenu par la raison. La nature n'a rien fait d'absolu sur la terre ; je ne veux pas l'être plus qu'elle ; car on ne peut l'être sans déraison, ou sans crime.

Actuellement, Monsieur, c'est à vous-même que je m'adresse : vous qui au milieu de tant d'opinions & de passions extrêmes, avez toujours su vous conserver dans l'attitude qui convenait aux circonstances, dites moi, si dans une semblable arène, la posture d'un athlete peut-être toujours la même. Mais s'il y a de la variété dans ses mouvemens, la malveillance dira qu'il y en a dans sa conduite. En présence des républicains, s'oppose-t-il de toute sa force à la fougue des opinions populaires ? il passe pour un aristocrate forcé. En présence de certains royalistes, résiste-t-il de toute sa raison aux maximes exagérées du pouvoir ? il passe pour un démocrate caché. Quand on est faible, recommande-t-il de composer avec tous les intérêts, de ménager tous les partis ? alors il passe pour un *modéré* ; enfin s'il s'oppose avec fureur à toutes

toutes les fureurs, alors il passe pour un homme violent.

Telle est au juste, Monsieur, l'origine de mes différentes réputations. Plus j'y pense plus je suis convaincu que je n'ai pu faire autrement, que de me les attirer. Elles sont fondées sur des nuances réelles dans ma conduite ; ainsi je suis loin de me plaindre de personne. On a toujours été juste. Jusqu'à présent, un homme raisonnable avait pu se contenter d'une seule réputation, dans la position extraordinaire des choses, on peut très-bien en réclamer plusieurs.

Mais au milieu des mouvemens terribles dans lesquels nous sommes placés, des tracasseries particulières ont bien peu d'importance ; je me hâte de passer à des objets plus sérieux. Ce n'est pas assez d'avoir examiné la nature de la violence & de la modération, ainsi que l'espece de conduite qu'elles ont eu dans la Révolution, il faut encore rechercher ce qu'il nous reste désormais à en attendre. Je viens de vous parler des causes de nos revers ; il me sera bien plus doux de causer avec vous sur les moyens de notre restauration.

Je suis, &c.

MONTLOSIER.

LETTRE TROISIEME.

DANS les premiers tems de la Révolution vous pensez sans doute, monsieur, qu'il eut été prudent, autant que légitime, d'opposer la violence à la violence. Tous les honnêtes gens du royaume se fussent réunis à des mesures vigoureuses, si dirigées seulement vers la conservation de l'ordre, on ne leur avait pas laissé soupçonner une autre intention. La France était parvenue à ravoir de ses Souverains les droits précieux de concours à la législation & aux impôts qui lui avaient appartenu autrefois; & qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Ces droits qui étaient l'espérance de tous les hommes de bien, en même tems qu'ils étaient un prétexte de sédition pour les factieux, donnaient de justes allarmes à l'autorité; mais il était aussi imprudent alors de vouloir les reprendre, qu'il avait été dangereux de les concéder. Une faiblesse mal avisée nous a menés à notre perte; des violences plus mal avisées encore l'ont consommée.

Dans des époques postérieures, lorsque la France désenivré du charme des innovations eut com-

mencé

mencé à sentir le poids terrible de sa Révolution, les occasions d'une restauration facile & honorable se sont présentées à plusieurs reprises; mais il aurait fallu abdiquer & de faux principes de politique & de faux principes de délicatesse: elles ont été négligées.

Après avoir été faible & violent avec les forces extérieures, de la même manière, qu'on l'avait été avec les forces intérieures, désormais ce n'était plus du dehors que pouvait arriver de la force. Mais c'était encore du dehors, que pouvait arriver le point de ralliement; fidèle aux mêmes principes, on a envoyé des enseignes qui ont porté partout la division & l'effroi, & qui ont fini par nous ôter nos dernières espérances.

Enfin au point où nous en sommes arrivés, il est bien évident que ce n'est plus par nous que se fera notre restauration, c'est par la France; mais alors nous devons nous attendre qu'elle se fera pour ses intérêts & non pas pour les nôtres. Ce sont donc les intérêts de la France que nous devons examiner. C'est-là, bien plus, que dans le cabinet de St. James, ou dans celui de Vienne, que nous devons chercher nos Alliés.

L'intérêt de la France, si elle le peut, est d'être juste. C'est par la justice seule qu'elle peut arrêter le cours de sa terrible Révolution. Notre intérêt, si nous le pouvons, est d'offrir à ceux qui la gouvernent tous les moyens, qui dépendent de nous,

nous, pour qu'ils reviennent à l'équité. C'est à eux à nous parler de réparation ; c'est à nous à parler de sacrifice ; c'est à eux & à nous à mettre ensemble sous le voile de la nécessité tout ce qui ne pourra pas être couvert par celui de la justice.

C'est sous ce double point de vue, monsieur, que je vais examiner la position de la France & la nôtre.

Au milieu des débats convulsifs de notre Révolution, l'Angleterre paraît elle-même avoir été dans le cas d'en craindre une. Les mêmes idées philosophiques y étaient en agitation, & les mouvemens de la réforme parlementaire pouvaient fournir à l'esprit de faction un aliment & un prétexte.

Heureusement pour l'Angleterre les crimes de la France, ont tempéré un peu l'excès des maximes ; & la force du gouvernement plus prudent que celui de France a su réprimer de bonne heure, l'excès des passions. Les Français arrivant à Londres ont trouvé les avenues du ministère saisies de ce mouvement qui convient à la conservation & à la force ; ils l'ont tout juste appliqué à l'anéantissement & à la faiblesse. Les ministres & les grands propriétaires tout entiers aux dangers de leur position, & peu occupés de la nôtre, n'ont pu s'empêcher de montrer de la faveur parmi nous, à des dispositions qui étaient les leurs.

Ce

Ce n'est pas ici le lieu de remarquer combien ce mouvement juste, du gouvernement Anglais porté à faux dans les affaires de France a produit de malheurs & de bévues ; ce que je dois dire à l'honneur du fonds de raison qui se trouve parmi les émigrés, c'est que, malgré toutes les suggestions particulières, leur sagesse mieux instruite n'en a point été altérée.

Si je parle à tous les émigrés, en particulier, il n'en n'est pas un seul qui ne se trouve heureux de rentrer dans sa patrie, du moment qu'il y verra un gouvernement protecteur fondé sur la modération & sur l'équité. Il n'est question alors ni de l'ancien régime, ni de la constitution de quatorze siècles, ni de toutes ces fables anciennes, de notre réintégration absolue ; tout cela est abandonné ; leur cœur n'a aucun mouvement de vengeance ; leur esprit est juste & sensé ; ils s'attendent à de grandes pertes ; ils consentent à de grands sacrifices.

Mais comme l'opinion publique dans chaque ville de France se composait des clameurs de deux ou trois furieux, l'opinion publique dans chaque lieu qu'habitent les émigrés a l'air de se composer des clameurs de deux ou trois hommes imprudens.

Ces

(32)

Ces hommes soupirent après la violence ; ils n'en voyent que les jouissances. Les révolutionnaires en apperçoivent déjà les dangers.

Le gouvernement Français est occupé en ce moment, à résoudre ce problème intéressant pour les nations—Comment sort-on du régime de la violence, quand on y est arrivé ? Comment rentre-t-on dans la voye de la justice & de la modération, quand on en est sorti ?

Ce qui a empêché les Français de l'extérieur d'avoir des succès, c'est la violence. Ce qui a privé les Français de l'intérieur des fruits de la mort de Robespierre, c'est la violence. Ce qui perdra le gouvernement actuel, c'est la violence.

Immédiatement après la mort de Robespierre, il y eut en France un moment de stupeur, où chacun se regarda en silence ; bientôt on songea à profiter de cette victoire ; les députés incarcérés furent rétablis ; les prisons d'Etat vidées des hommes de bien, remplies des hommes sanguinaires ; les Jacobins abolis ; les membres de l'ancien comité mis en jugement ; Fouquier Tinville, Carrier exécutés.

La Révolution déclinait ainsi peu-à-peu, le Royalisme abattu insensiblement se relevait ; il était entré dans Paris, il avait pris possession de la Convention même ; ses ambassadeurs parcouraient le

(33)

le Poitou, la Bretagne, & le Maine, promettant la Royauté à qui la voulait, ou du moins la montrant comme la suite inévitable du nouvel ordre des choses ; & cependant peu de tems après, la Révolution chancelante s'est vue raffermir ; la modération qu'on avait adoptée s'est vue exclure ; la Royauté qu'on aimait s'est vue haïr ; les émigrés qu'on commençait à envisager avec intérêt se sont vus repoussés. J'ai lieu de croire que beaucoup d'imprudences & au-dehors & au-dedans, ont fait tourner ainsi le vent de l'opinion publique.

On a trop allarmé ceux qui avaient la puissance ; ils ont vu, que placés sur une pente rapide, ils couraient à leur perte, en allant à l'équité. *A force d'être justes*, dit Bourdon de l'Oise, *nous serons tous égorgés*. L'expédition de Quiberon, la reprise d'armes de la Vendée, nos écrits violens, nos projets absolus n'ont que trop participé aux causes de ce mouvement funeste ; la Royauté qu'on a présentée à la France a paru un spectre, au lieu d'une ombre tutélaire ; les coupables & les hommes de bien qui tous réunis pour la première fois, couraient vers la Royauté, sont revenus effrayés vers la République.

Telle est l'origine de cette nouvelle constitution construite à la hâte, que l'Abbé Sieyès a déjà condamnée à la mort, & qui en effet n'aura pas plus de durée que les précédentes ; non pas

que

(34)

que j'adopte l'opinion d'un homme célèbre (1), qui à l'air de penser, que la constitution d'un peuple n'est durable, qu'autant, qu'elle est bonne; comme les plus mauvaises constitutions physiques font vivre les hommes, les plus mauvaises constitutions politiques font vivre les peuples; on peut trouver assez, & dans les âges anciens, & dans les âges modernes, de ces gouvernemens contrefaits qui durent.

Mais ce n'est pas par sa nature, que le gouvernement actuel de la France me paraît prêt à périr, c'est par sa violence. Le système d'impartialité qu'il affiche, le vernis de modération qui brille dans toutes ses proclamations, me prouvent bien qu'il apperçoit le danger, mais ne me montrent pas les moyens pour le prévenir. Il a su se garantir de la violence des maximes, à quelques égards même de celle des passions, il ne se garantira pas de même de la violence de sa position, & de celle de ses mesures.

Placé entre les propriétaires qu'il a comprimés, & les Jacobins qu'il a soudoyés, le sentiment de haine de ces deux partis a bien plus de force, que la puissance mal assurée d'une institution nouvelle. Tôt ou tard l'un ou l'autre lassera sa prudence. Le gouvernement actuel me paraît un malade en-

(1) M. de Calonne.

touré

(35)

touré d'un grand nombre de médecins salariés qui le ruinent, & d'un plus grand nombre encore de collatéraux avides de sa succession.

Il a beau vouloir assurer la violence d'une semblable position par celle de ses mesures. Il a besoin de la guerre, il aurait besoin de la paix. Il ne peut s'assurer de la solidité de sa puissance que par la paix, il ne peut l'établir que par la guerre. La paix affaiblirait le ciment qui lie toutes les parties de sa puissance, la guerre en briserait les ressorts. Il a beau savoir qu'il ne ferait pas cesser les mécontentemens par la paix, il a beau croire qu'il les enchaînera par la guerre. Il ne peut se conserver avec la guerre; il doit périr avec la paix.

Mais quelle que soit la fortune de ce gouvernement, si les Royalistes de l'intérieur & ceux de l'extérieur n'ont pas plus de sagesse, qu'ils n'en ont eue jusqu'à présent, cet événement qu'ils attendent avec impatience n'aura pas pour eux plus d'avantage, que tous ceux du même genre qui l'ont précédé.

Au milieu de cette anarchie mobile qui fait succéder en France les gouvernemens aux gouvernemens, nous sommes étonnés que la même force repousse toujours la même Royauté; les hommes changent, les résistances ne changent jamais; mais c'est que le gouvernement que nous voyons n'est qu'un ombre; le gouvernement que

F 2

nous

(36)

nous ne voyons pas, voilà où est la puissance. Les hommes habiles en France s'attendent aussi à la chute de leur constitution & n'en sont pas déconcertés. Ils savent que leur force est ailleurs que dans de vaines formes.

C'est ainsi que lorsque nous nous enthousiasmons sur l'importance de quelques chefs de la Vendée, ils virent mieux que nous que cette puissance n'était pas dans ces chefs, mais dans la fermentation des sentimens religieux, ainsi que dans l'horreur des réquisitions & des moyens révolutionnaires. Ils ont tout sacrifié à cette force. Les vainqueurs de l'Europe ont composé avec des paysans du Poitou : ils leur ont rendu leurs possessions, leur culte & leurs prêtres ; ils ont écarté de leur sein tous les excès de la guerre & tous ceux de la Révolution. C'est par la violence qu'ils avaient élevé cette nouvelle puissance ; c'est par la violence qu'ils l'avaient affermie ; c'est par la modération qu'ils ont commencé à l'affaiblir, c'est par la modération qu'ils réussiront peut-être à l'anéantir.

Nous nous trompons de même tous les jours sur l'importance de quelques chefs de la Révolution. Des formes extérieures se dessinent sous nos yeux avec beaucoup d'apparat, & nous nous disons : voilà le gouvernement, sachons nous désabuser. Ce n'est ni M. Carnot ni M. Rewbell
qu

(37)

qui regnent en France ; ce n'est ni le Conseil des Cinq-Cens, ni celui des Anciens : ce n'est pas davantage une Monarchie ou une République, c'est la Révolution ; c'est la masse de toutes les anciennes idées qui l'ont fait naître & dont nous trouvons le germe jusques dans nos propres cahiers ; c'est la masse de toutes les fautes, de toutes les erreurs, de tous les crimes, qui s'y est ajoutée ; ce sont tous les nouveaux intérêts, toutes les nouvelles espérances, toutes les nouvelles habitudes qui s'y sont réunies. Voilà ce qui enchaîne réellement toute la France ; & ce qui fait, que tandis que tout paraît changer au-dehors, une puissance intérieure & invisible représente avec constance les mêmes moyens, les mêmes élémens, les mêmes obstacles.

Or pour triompher d'une puissance qui a triomphé de tout, est-ce à la violence ou à la modération que nous devons demander des moyens ? Nous n'avons pour nous former une puissance, ni un territoire fortifié par la nature, comme la Vendée, ni des armées disciplinées comme la République ; la violence ne saurait nous en composer une. La France n'a besoin ni de nos querelles, ni de nos ressentimens ; elle en a assez dans son sein ; elle n'a pas besoin davantage de nouveaux combats, ou de nouvelles crises ; elle veut le repos. Fatiguée des longues dissensions de Marius
&

(38)

& de Sylla, de Cesar & de Pompée, d'Antoine & d'Octave, si Rome se rendit si facilement à la domination d'Auguste, Tacite nous en donne la raison ; *militem donis, populum annona cunctos dulcedine otii pellexit*. Voilà ce qu'il faut à la France.

On nous assure que tout le monde maudit la Révolution. Ah ! je le crois ; je recherche seulement, s'il n'y a pas quelque différence entre maudire tardivement la Révolution faite, & s'empresser pour rétablir l'ancien ordre de choses ; Danton, Chaumette & Hebert, sous le tranchant de la guillotine, maudissaient aussi la Révolution ; mais je n'ai pu encore m'assurer, si sauvés de l'échafaud & rendus à la suprême puissance, le premier usage qu'ils en eussent fait, eut été de rétablir les parlemens.

Toute la France maudit la Révolution ; & c'est pour cela même, qu'elle n'en veut pas une nouvelle ; elle ne veut ni passer à un état nouveau, ni revenir à un état ancien ; elle veut son état actuel & la paix. Quelqu'illusion qu'on se fasse, des vainqueurs se laissent difficilement condamner à l'humiliation & à la honte par des vaincus ; personne ne veut perdre le fruit de ses talens, ou des événemens. Les généraux d'armée ne veulent plus redevenir soldats ; les juges ne veulent plus redevenir huissiers ; les maires, les présidens de départemens, ne veulent plus redevenir laboureurs
ou

(39)

ou artisans, les acquéreurs même de nos biens ne voudraient pas les perdre.

C'en est fait, la Révolution que toute la France maudit a envahi toute la France. L'une & l'autre se tiennent & sont inséparables. Il faut entrer dans cet amalgame tel qu'il est, y chercher notre place, & se persuader qu'on n'y sera pas reçu avec tout le volume de son ancienne existence ; qu'on se décide : il faut qu'un intérêt soit victime pour un autre intérêt ; que l'ambition personnelle se sacrifie à l'ambition de la Monarchie, les douceurs de la vanité, aux douceurs du repos, & une partie de ce mobilier de jouissance : patrimoine de notre état ancien, au recouvrement de nos possessions, au bonheur simple d'une existence casanière & sobre (1).

J'admire l'obstination de ceux qu'on dit ne vouloir de la Monarchie Française qu'autant qu'elle leur représentera les mêmes places, les mêmes jouissances, les mêmes formes. Ces hommes ne croient ni aux succès du crime, ni à la durée d'une grande

(1) At non si ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit œdibus undam,
At segura quies & nescia fallere vita,
Dives opum variarum, at latis otia fundis,
Speluncæ vivi que lacus, at frigida tempe,
Mugitus que boum, dulces que sub-arbore somni
Non absunt.

Révolution,

(40)

Révolution, comme si tout ce qui existe sur la terre, ne portait pas l'empreinte d'anciennes Révolutions ; & nos empires, & nos lois, & nos institutions, que sont-elles par-tout si ce n'est des délaissemens d'anciennes Révolutions ? Jettons les yeux autour de nous, ou plutôt portons nos regards vers ces contrées récemment ravagées ; car la nature a aussi ses cataclismes. Là où tout est aujourd'hui déplacé, l'homme simple & juste a su se soumettre à la loi impérieuse de la nécessité ; le paisible habitant de la Calabre, laboure aujourd'hui cette terre bouleversée, & ne fatigue pas sans cesse le ciel & la terre par des efforts impuissans ou par des fureurs inutiles.

Mais telle est l'idée que nous avons de la grandeur de nos destinées ; nous croyons que la Providence doit arrêter le cours de toute la nature, pour la conformer à la justice de nos intérêts ; nous croyons que la morale des individus & celle des nations est intéressée à nos petits succès, va être ébranlée par nos petits revers ; comme si dans les nombreux événemens & des choses & des hommes, & des hommes & des peuples, le sort n'eut jamais été injuste que pour nous.

Malheur aux vaincus, & nous le sommes ; sachons subir avec dignité cette douloureuse condition ; n'ayons pas la puérilité de contester à des soldats dans l'ivresse des parcelles de leur butin.

On

(41)

On veut régler les événemens d'une Révolution par les lois de la justice ; & où a-t-on vu, que dans les décrets du ciel la terre doive toujours appartenir au plus juste ? Dans cette lutte de l'état ancien qui veut revenir, contre l'état nouveau qui veut se conserver, comment imagine-t-on que ceux qui ont été assez injustes pour nous dépouiller, deviendront tout-à-coup assez justes pour nous rendre ? & si de tels hommes sont capables de quelque sacrifice à l'équité, comment n'en ferions-nous pas nous-mêmes au bien de la paix ? Lorsque le peuple Romain se retira sur le Mont Aventin, alla-t-on lui porter les anciennes lois de Romulus, les anciens escripts de Numa, ou le procès-verbal de ses conférences avec la nymphe Egérie ? On lui accorda ce qu'il demandait. Je n'ai pas vu qu'on ait présenté à Raoul & à ses brigands, nos anciens capitulaires, & la constitution de Clovis, on leur donna la Normandie.

Enfin, poutquoi se bat-on en Europe ? ce n'est pas surement contre l'établissement d'une nouvelle République ; la République n'a été qu'un accident dans la Révolution ; le dépouillement des classes supérieures, les usurpations de tout genre, voilà quel a été l'objet. La Monarchie s'est enfoncée avec le poids de nos droits & de nos prérogatives qui s'y étaient réfugiées ; eh bien ! sacrifions nous même ces droits & ces prérogatives

G

tives

(42)

tives, & la Monarchie reviendra à flot, & la paix sera rendue à toute l'Europe.

Ces paroles sont dures ; & pourtant ces vues simples de la prudence, sont en même tems celles de la nécessité. Si nous voulons un Roi & la paix, il faut faire en sorte que ce Roi ne soit pas seulement le nôtre, mais celui de la France. Il faut présenter à la France, & la paix qui lui convient, & la Royauté qui lui convient. Il faut se persuader, que quoiqu'on fasse désormais, rien ne peut effacer du sol de la France les empreintes de sa Révolution. Les Français de l'intérieur, les Français de l'extérieur, les Puissances de l'Europe, celles de tout l'univers, réuniraient en vain leurs efforts. Les laves de l'Etna se voyent depuis une infinité de siècles sur le sol de la Sicile qu'elles ont couvert & dénaturé. Les Alpes montrent encore au voyageur étonné les traces de l'océan, qui osa atteindre leur sommet. C'est le propre de toutes les grandes crises de la nature, de laisser ainsi sur la terre des traces durables.

Les Révolutions du monde moral subissent les mêmes loix.

L'Europe conserve encore par-tout des traces de l'ancienne féodalité. Rome monarchique devint une République ; elle conserva des formes de la Monarchie. Rome républicaine redevint à son tour Monarchie, & elle retint des formes de
la

(43)

la République. L'Assemblée Constituante réussit à s'emparer de la souveraine puissance ; ce fut en mettant dans ses mains la forme d'un Roi, comme Tibere & Auguste avaient mis dans les leurs celle d'un sénat. La France révolutionnaire ne redeviendra certainement une Monarchie, qu'en conservant de même une partie des institutions & des formes de la Révolution.

Eh quoi ! peut-il encore demeurer quelques doutes, lorsque d'un moment à l'autre cette grande question peut se décider par la paix, dans ce délaissement général, que nous serions à plaindre, si la Providence ne nous avait donné d'autres ressources que la plupart de ces prétendus alliés ? Accueillis par des nations civilisées comme les Troyens fugitifs le furent par les flots de la mer ; ou plutôt comme ces malheureux naufragés que le sort amène chez des peuplades sauvages, nous n'avons trouvé de secours & d'asyle, que sur une terre que la mer a heureusement séparée du Continent, & de ses vices. Honneur soit à jamais à cette terre hospitalière, qui a su respecter le malheur, qui a su estimer la fidélité.

Mais enfin, puisqu'en présence de tous les autres peuples ;

..... : *extrema per illos*

Justitia excedens terris vestigia fecit ;

Nous pouvons voir, quel fonds il nous reste à faire sur ces appels vagues à la justice ainsi qu'à l'humanité.

(44)

Oui, cette France notre ennemie, notre persécutrice, est encore notre meilleure ressource, notre plus raisonnable espérance. Que si un de ces fameux agitateurs qui la gouvernent s'élevait contre moi & venait me dire ; " la paix une fois faite avec l'Europe, où sont nos ennemis, où sont vos alliés ? si vous ne pouvez plus nous inspirer de la crainte, vous ne pouvez pas davantage nous inspirer de la confiance. Nous avons besoin de vos richesses, nous n'avons pas besoin de vous," je lui répondrais : " vous avez besoin de nous, vous n'avez pas besoin de nos richesses. Nous devons vous inspirer de la confiance, nous pouvons vous inspirer de la crainte. Nous sommes toujours forts si vous continuez la guerre, nous sommes forts plus que jamais si vous faites la paix. Vous pouvez cesser de combattre au-dehors pour une République, qu'on ne vous conteste pas ; vous combattrez longtemps au-dedans pour de grands intérêts qui ne sont pas encore fixés. Reproduisez tant que vous voudrez des signes tant de fois imposteurs ; ces signes représentent vos dangers encore plus que nos richesses. Nos richesses vous sont inutiles si vous faites la paix. Toutes les richesses de la France ne vous suffisent pas si vous continuez la guerre.

" Vous me demandez, où sont vos ennemis, où sont nos alliés ? nous n'avons su jusqu'à présent
" nous

(45)

" nous faire des appuis que de ceux qui nous aiment ; tremblez au moment où nous saurons nous faire des alliés de tous ceux qui vous haïssent.

" Tout meurtris des secousses d'une longue Révolution des émigrés rentrés dans leurs foyers seront toujours les plus surs auxiliaires de tout gouvernement protecteur ; ils ne peuvent vous inspirer de la méfiance.

" Des émigrés proscrits, forcés de livrer à vos troubles intérieurs, leur désespoir & leurs talens peuvent vous inspirer de la crainte.

" Vous parlez de la cessation de la guerre ; mais quand le temps des combats sera passé, que vous restera-t-il pour la renommée, si ce n'est la générosité, la justice, toutes les vertus de la paix ? & quand vos redoutables armées seront licenciées, que vous restera-t-il pour votre sûreté, si ce n'est de composer sagement avec toutes les haines & avec tous les intérêts ?

" Vous avez peut-être une grande idée de la supériorité de votre situation ; tout le monde peut vous rendre compte de la nôtre ; nos revers n'ont rien qui nous abaisse, votre prospérité n'a rien qui nous fasse envie ; vous avez l'éclat de vos succès, nous avons la gloire de nos malheurs. Si vous continuez la guerre, votre existence & la nôtre appartiennent de la même manière

(46)

“ maniere au hasard des combats ; si vous faites
 “ la paix, votre sort & le nôtre demeurent égale-
 “ ment à la merci de vos troubles intérieurs.

“ Vous avez nos richesses; nous sommes dans
 “ l'indigence. Mais notre indigence nous cause
 “ moins d'inquiétude, que l'incertitude de votre
 “ destinée ne vous apporte de tourmens. Notre
 “ sang coule en paix dans nos veines ; votre cœur
 “ n'a pas connu encore le repos. La guerre exté-
 “ rieure avec des victoires vous épuise, avec des
 “ revers vous menace. Les dissensions intérieures
 “ vous menacent bien plus encore :

“ Nous désirons, il est vrai, de revoir le sol
 “ qui nous donna le jour ; mais vous avez encore
 “ plus besoin de la paix, que nous n'avons besoin
 “ de la France. Cette paix, vous l'aurez en tran-
 “ sigeant raisonnablement avec l'Europe, en
 “ composant équitablement avec nous. Sans
 “ l'équité vous ne pouvez avoir de sûreté au-de-
 “ hors, que par la terreur des armées & l'appareil
 “ des places fortes, au-dedans que par la terreur
 “ des mesures & l'appareil des échafauds ; la
 “ France demeure exposée ainsi ou au fer de ses
 “ ennemis, à celui de ses propres soldats, ou à la
 “ licence des passions, à l'anarchie des cupidités.

“ Faites tout ce qu'il vous plaira, quelque parti
 “ que vous preniez, vous serez moins les maîtres,
 “ que vous ne pensez, des destinées de la France. Si

“ votre

(47)

“ votre projet est de la retenir sous le regne de la
 “ violence, jetez les yeux sur ce petit territoire
 “ que la nature a placé entre la rive gauche de
 “ la Loire & la mer ; vous avez eu beau anéan-
 “ tir une Vendée : plus de trente vous attendent ;
 “ & si vos armées viennent à entrer une fois dans
 “ vos discordes intérieures, ce ne sont pas seu-
 “ lement quelques années, mais des siècles de
 “ malheurs & de proscriptions qui vous attendent,
 “ ainsi que toute votre postérité.

“ Vos armées, voilà la puissance qui vous pro-
 “ tège, voilà la puissance qui vous menace. Prêts à
 “ périr sans vos armées, prêts à périr par elles, la
 “ force convulsive qui fait vos triomphes, est la mê-
 “ me qui fait vos dangers. C'est une fièvre qui vous
 “ dévore. Vous pouvez enfoncer des bataillons
 “ ennemis ; vous ne pouvez ni régler vos finances,
 “ ni ramener le regne des loix. Entraîné, au-delà
 “ de vos vues par le régime de la terreur, entraî-
 “ nés de même par celui de la modération, vous
 “ avez beau, comme le malheureux dont parle la
 “ fable, rouler dans toutes les directions le faix
 “ de vos maux ; arrivés près du sommet, cette
 “ masse énorme vous échappe toujours, & s'écroule.

“ Que si pour arrêter le cours de votre Révo-
 “ lution & en jouir pour vous seuls, vous ne pré-
 “ tendez remettre la France, qu'à demi, sur la voie
 “ de sa prospérité, vous ne la retiendrez pas da-

“ van-

(48)

“ *vantage; on ne compose pas ainsi à demi, avec*
 “ *l'esprit public. Un instinct général dans un*
 “ *grand Etat, fait que l'ensemble des intérêts,*
 “ *quand ils ont pris leur place & qu'ils sont ap-*
 “ *préciés avec calme, prennent la route de l'unité;*
 “ *tout le monde court alors vers le gouvernement*
 “ *le plus protecteur; l'ensemble des idées, quand*
 “ *le tems vient à les dépouiller des passions, pren-*
 “ *nent de même la direction de la justice.*

“ Vous avez beau appeler la confiance, comme
 “ Robespierre appelait la liberté; vous avez
 “ beau associer votre sureté à des institutions dont
 “ vos sages prévoient la chute, comme les astro-
 “ nomes prédisent les éclipses; vous avez beau
 “ déchaîner contre nous les préjugés & les haines,
 “ La confiance fuit la terre convulsive des pro-
 “ scriptions & des confiscations, comme la li-
 “ berté fuit celle des noyades & des massacres,
 “ La sureté particulière dans un grand Etat ne
 “ s'établit pas mieux que la confiance sur le sable
 “ mouvant d'une République. Ces hommes, que
 “ le délire d'une Révolution a pu faire haïr & per-
 “ sécuter, il est impossible qu'on ne revienne à
 “ les chérir, & à les honorer.

“ Ainsi les cupidités ont beau vous demander
 “ des spoliations, la confiance vous demandera
 “ elle-même des restitutions. Des individus ont
 “ beau crier, *vive la République*; tout le monde
 “ vous

(49)

“ vous demandera un Gouvernement conforme à
 “ ses intérêts. Pour ce qui nous concerne, la
 “ France a trop de malheureux, pour que tous
 “ les malheureux n'y ayent pas des amis. Elle a
 “ trop de honte des atrocités & des excès passés
 “ pour que vous puissiez retenir tous les souvenirs,
 “ & tous les sentimens, dans leur retour en notre
 “ faveur.

“ Mais les événemens nous imposent de
 “ grandes pertes; & ces pertes même causent vos
 “ méfiances. Vous ne pouvez imaginer qu'on
 “ fasse sincèrement de si grands sacrifices. Eh!
 “ que ne jetez-vous les yeux autour de vous, sur
 “ le vaste territoire que vous occupez? Vous ap-
 “ percevrez ces tours, ces crénaux, ces superbes
 “ vestiges d'une grande & antique puissance. Des
 “ Rois tirés de notre sein ont porté à cette puis-
 “ sance des coups bien plus terribles encore que les
 “ vôtres. Ne voyez-vous pas que lorsque la masse
 “ d'un grand intérêt saisit avec généralité un
 “ nouvel ordre de choses, de grands sacrifices qui
 “ se font sans honte, se font en même tems sans
 “ douleur! L'orgueil s'irrite de l'orgueil, il cede
 “ à la nécessité.

“ Je viens de vous parler avec une extrême
 “ franchise. Enivrés comme les Rois à la coupe
 “ du pouvoir, ce n'est pas dans les adresses de vos
 “ soldats, ou de vos sujets, que vous trouverez

H

des

(50)

“ des vérités importantes. Cependant je vous ai
 “ traités en vainqueurs, car je n'ai parlé qu'à votre
 “ intérêt ; quels avantages n'aurais-je pas si je par-
 “ lais à votre honneur & à votre justice. Croyez-
 “ moi, laissons-là tous tant que nous sommes nos
 “ justes & anciennes haines ; laissez-là une hon-
 “ teuse proscription, cause continuelle de nouvel-
 “ les proscriptions ; prenez garde à cette masse de
 “ cupidités non contenues, de ressentimens non
 “ apaisés, germes éternels de division & de
 “ troubles. Vous, nous, la France entière avons
 “ besoin de la paix ; mais nous ne pourrons l'obte-
 “ nir les uns & les autres que par une réconcilia-
 “ tion sincère de tous les sentimens & de tous les
 “ intérêts, fondée sur un système raisonnablement
 “ rétroactif de modération & de justice.

“ Dans tous les cas, n'imaginez pas de nous im-
 “ poser jamais ou des déclarations impies ou des
 “ sermens de haine à la royauté. Nous tenons à
 “ la royauté par sentiment ; nous avons l'espé-
 “ rance que vous y reviendrez vous-mêmes par
 “ besoin. Heureusement pour nous, disait un
 “ ancien, il existe un Dieu ; car sans cela chacun
 “ de nous voudrait l'être ; il vous faut de même
 “ un Roi, afin que chacun de vous ne veuille pas
 “ le devenir. Il ne nous serait pas difficile de prou-
 “ ver que la France a besoin de la Monarchie
 pour

(51)

“ pour la liberté & qu'elle ne peut être qu'esclave
 “ avec une République ; mais tant que vous ne
 “ comprendrez pas à cet égard, vos véritables in-
 “ térêts, que vous importent nos véritables senti-
 “ mens ? A quelque espèce de gouvernement que
 “ s'arrête la France, ce gouvernement aura be-
 “ soin de notre obéissance & non pas de nos
 “ vœux.”

Tel est à-peu-près, Monsieur, le langage que je
 pourrais tenir à un de ces hommes célèbres qui
 gouvernent la France, si le hasard me donnait l'oc-
 casion de converser avec lui. Quel profit en ferait-
 il ? je ne sais ; Quel usage fera-t-on dans le parti
 opposé des vues que je viens d'exposer ? je ne le
 sais pas davantage. Dans tous les partis on rencon-
 tre des préjugés opiniâtres, des fureurs plus opini-
 âtres encore, & ce qui est pis, une inexpérience in-
 docile qu'aucune raison n'a pu éclairer, qu'aucun
 péril n'a pu dompter.

Quoiqu'il en soit, mon objet a été de considérer
 avec vous les effets de la violence & de la modéra-
 tion dans les affaires de France ; ma tâche est rem-
 plie. J'ai fait voir dans ma première lettre que la
 violence qui se montre est presque toujours un
 mouvement de la faiblesse, qu'il n'y a de force que
 dans la violence qui se contient, & que c'est là ce
 qui constitue la véritable modération.

(52)

J'ai fait voir dans ma seconde lettre que le royalisme n'ayant pas su faire de la violence l'usage qui lui était nécessaire pour se conserver dans la force, y est revenu très mal-adroitement dans la faiblesse ; la violence des prétentions, la faiblesse des mesures, forment toujours un contraste malheureux.

Enfin j'ai montré dans ma troisième lettre que la résistance du peuple du dedans est dûe en grande partie, à la violence qu'on suppose au peuple du dehors ; des institutions violentes auront beau périr par leur violence même ; la violence haïe au-dedans ne sera pas mieux accueillie quand elle arrivera du dehors. La France offre aujourd'hui une grande conquête à faire ; mais il ne faut y arriver ni avec des vaisseaux ni avec des armées, ni avec des prétentions de quatorze siècles, ni avec des principes exagérés, ni avec des vengeances, ni avec des proscriptions ; c'est avec la raison & la modération. Non pas qu'il ne soit peut-être nécessaire de se composer de grandes forces pour faire cesser de grandes résistances, mais je pense encore sur ce point que ce n'est qu'avec la raison & la modération qu'on pourra se composer une telle force, & se mettre à même de repousser, s'il le faut, la violence par la violence.

Je

(53)

Je viens de toucher des intérêts bien importants & bien délicats. Je ne me flatte pas d'avoir pu plaire à tous les amours propres. J'espère avoir servi tous les intérêts. Au milieu de tant de souvenirs douloureux, de prétentions délicates, de playes sensibles, il me paraît bien difficile que je n'aie blessé personne. Des vérités dures se sont trouvées souvent liées à des vérités utiles, de manière que je n'ai pu les séparer ; mais je n'ai point écrit dans l'intention d'humilier qui que ce soit ; si l'homme juste me condamne je suis prêt à m'humilier moi-même, à me recueillir avec lui & avec moi pour savoir si la faute est dans sa pensée ou dans la mienne. Je saurai profiter de la censure, subir même avec respect l'injustice des hommes de bien. Le reste ne peut ni m'effrayer ni m'apprécier.

Je suis, &c.

MONTLOSIER.

NOTE.

N O T E.

EN donnant ces lettres au public, je n'ai pas besoin d'observer que mon objet a été moins de balancer les graves intérêts qui se trouvent entre la France & nous, que de préparer les esprits à la conciliation.

Après tant de désastres, lorsque les Puissances s'occupent avec activité à fixer leur situation, peut-être est-il tems de nous occuper de la nôtre. Il est vrai que ce n'est plus ce qui nous convient qu'il faut examiner, c'est ce qui convient à la France. Nous n'avons plus de force pour la vaincre ; nous en avons peut-être pour la sauver. Pour défendre sa Révolution & au-dedans & au-dehors, elle a été obligée de faire les plus grands efforts ; elle s'est créés des dangers extrêmes, pour se préserver de ceux dont elle était menacée ; c'est de ces dangers, qu'il nous reste à la garantir.

Y rapporter le regne de la justice, y faire rentrer la confiance & le crédit, consolider sa dette publique, y rappeler tous les capitaux qui en sont sortis, lui procurer en numéraire ce qui est nécessaire pour vivifier la circulation & asseoir la solidité du gouvernement, bonifier la forme actuelle de la représentation nationale, substituer une véritable royauté à un directoire qui en est une insuffisante image, consacrer autant qu'il sera possible toutes les institutions du moment, ne vouloir de mouvement, que ce qu'il faudra, pour assurer le regne des lois, & non pas pour

pour recommencer celui des convulsions. & des crises : tel est le but auquel désormais chacun de nous doit tendre. A ces conditions me paraissent attachés tout à la fois la restauration de la France, une bonne pacification de l'Europe qui en dépend, & le rétablissement des émigrés qui importé plus qu'on ne croit à l'une & à l'autre.

Que ce but soit difficile à atteindre, ce n'est pas ce que je prétends contester. Ce ne peut-être ni le plan, ni le projet d'un seul homme. Ce ne sera pas trop de la réunion de tous les honnêtes gens, du concours de tous les talens & de toutes les lumieres. Avec ce secours, personne n'est plus convaincu que moi de la difficulté d'une telle entreprise. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille y ajouter encore les obstacles de nos passions.

Si au-dedans & au-dehors, dans l'opinion publique & dans celle des cabinets, le caractère de la violence demeure le seul caractère honoré ; si dans tous les partis on ne sait pas s'éclairer de ses fautes passées, au profit de sa conduite présente ; si on ne veut pas voir que la sûreté & la paix ne peuvent se trouver que dans la modération de toutes les prétentions, dans la démission de beaucoup de haines & de beaucoup de souvenirs, il est inutile d'occuper le public d'aucun plan de pacification. Tant qu'il restera à des cœurs aigris des espérances de vengeance, que peut-on faire avec des espérances de repos ?

Dans ce cas nous pouvons-nous arranger d'avance pour de nouvelles & de terribles crises. Leur durée & leurs effets ne peuvent même être calculés par la politique. La France ne peut demeurer dans la situation où elle est. Peu à peu elle se dissout comme société politique, peu à peu elle se recompose dans son armée. Sa désorganisation

sation sociale profite à son organisation militaire. La France périra pour les chefs actuels qui la gouvernent ; elle n'en périra pas moins pour nous, & n'en deviendra que plus redoutable à l'Europe.

Tacite nous dit que les *Germain*s s'honoraient d'acheter avec leur sang ce que les autres peuples achètent avec leur sueur *. La France va devenir ce qu'était l'ancienne Germanie. Appauvrie & ruinée au-dedans, elle n'en sera que plus belliqueuse au-dehors. Dans cette suite interminable d'efforts & d'épuisemens, que deviendra l'Europe ? Beaucoup de peuples y brillent aujourd'hui de vigueur & de prospérité. L'Egypte, la Grece, la Macédoine, les Romains brillèrent comme eux. Ils ont disparu de la scene du monde.

Oui, l'Europe a le même intérêt que nous à sauver la France de sa propre destruction ; malgré leurs nombreuses armées, les Puissances Européennes n'ont pas plus que nous des moyens de la subjuguier ; ellès ont avec nous & comme nous des moyens de la sauver : c'est dans ce sens que le sort des émigrés qui importe à celui de la France, ne peut-être indifférent à des négociations.

Avant de balancer des intérêts si opposés on voit qu'il était nécessaire de préparer les esprits à la conciliation. Il était nécessaire de faire disparaître des prétentions même justes, des ressentimens même légitimes, de redonner à la modération le caractère d'honneur qui lui appartient. Dans les tems ordinaires on peut la regarder comme une qualité ; elle est essentiellement conservatrice ; dans les tems

* Tacit Mor. Germ.

de

de révolution elle est bien plus importante encore, car elle tend à la réparation. Ce n'est peut-être pas grand chose que le sang-froid d'un guerrier dans sa tente ; dans le combat il a quelque chose de sublime. Avant tout on doit être convaincu de ces vérités ; on doit savoir que dans les grands mouvemens le partage de la faiblesse est presque toujours de ne pouvoir pas être modérée. Dans une révolution il est clair que ceux-là sont le plus propres à commander aux choses & aux hommes, qui savent mieux se commander à eux-mêmes. Enfin le mauvais emploi de la violence nous a tous conduit à notre perte ; aujourd'hui elle ne peut qu'avancer celle de la France & consommer la nôtre.

Telles sont les vérités préliminaires que j'avais besoin d'établir. Si je n'ai pas rempli mon objet, j'en serai très-peu consolé par la satisfaction d'avoir mieux signalé à l'opinion publique une classe d'hommes accoutumés depuis long-tems à voir une haine impuissante s'agiter autour de leur réputation. Au milieu de si grands malheurs, c'est peu de chose que l'aimertume des tracasseries particulieres, à moins que le principe qui les cause, ne tende à prolonger ces malheurs mêmes. Ce n'est que sous ce point de vue, que je me permets d'apprécier cette continuité d'outrages qu'on adresse à quelques individus, & qui n'arrivent malheureusement qu'à la raison & à l'intérêt public.

Beaucoup d'honnêtes gens se rendent, sans le vouloir, complices de ces manœuvres. Les crimes de la Révolution Française s'étant commis presque toujours au nom de la liberté, de la justice & de l'humanité, l'honnêteté

I en

(58)

en frémissant de ces attentats, se surprend souvent à maudire les noms sacrés qui leur ont servi de prétexte. On a très-bien remarqué que les excès des guerres religieuses donnerent naissance à l'impiété. Une impiété morale non moins funeste est prête à lui succéder. Lorsque les sentimens les plus justes semblent s'irriter presque partout à la seule idée des droits de l'humanité ; lorsque la haine de la tyrannie repousse avec violence le nom même de la liberté ; lorsqu'une philosophie sauvage se met à proscrire toute espece de connaissances & de philosophie ; lorsque de toutes parts on ne semble croire à d'autres mobiles qu'à celui de la crainte, on peut trembler de ce mouvement général qui tend à flétrir tous les cœurs, à isoler toutes les consciences, & à apporter dans la morale l'anarchie que les athées supposent dans l'univers.

Je ne sais s'il est toujours bon pour un peuple barbare de passer à l'état civilisé ; mais un peuple civilisé qui passe à l'état de barbarie . . . l'imagination s'épouvante des maux horribles qu'il a à subir.

Parmi les hommes que j'aime & que j'honore le plus, il n'en est que trop malheureusement qui se livrent à ces méprises d'un sentiment juste. Leur chaleur m'intéresse, & m'effraye. Si on les abandonnait à leurs vœux, le délire de leur honnêteté produirait autant de maux qu'en a produit la Révolution même. Leurs intentions ont toujours droit à mon respect, mais leur doctrine épouvantable appelle toute ma résistance.

Etrange situation de l'Europe où les classes inférieures du peuple ayant partout une tendance au vertige de l'indépendance,

(59)

dépendance, les classes supérieures n'ont à leur opposer que les avantages de la servitude ; où la morale est également diffamée par les actions des uns, par les discours des autres. C'est ainsi que tandis que les grandes usurpations de la France ont exalté toutes les cupidités, ses crimes semblent avoir perverti tous les principes. Tel est part-tout l'état de l'esprit public ; voilà le germe de nouvelles révolutions que la Révolution Française présente au monde entier, soit que les scélérats, soit même que les honnêtes gens parviennent à y dominer.

J'ai pu sonner l'allarme pour avertir de ce nouveau danger. J'ai dû montrer que la plus grande partie de nos revers en France appartiennent à cette cause ; j'invite tout le monde à se méfier d'une position dangereuse : *non bene ripæ creditur*. Il est bien extraordinaire que l'aveuglement des préjugés, ou celui des pressentimens conduise partout à la même faute. On me prouvera sans peine que nos ressentimens sont justes ; ils ne m'en paraissent que plus dangereux. Au milieu des flots de tant d'erreurs & de passions, je ne compte pas beaucoup sur mes efforts ; il me faudrait le trident de Neptune. J'ai une plume ; mais avec ce frêle instrument de la pensée, j'aurai fait du moins selon ce que peut comporter la faiblesse d'un individu ; tout ce qui appartient à une conscience droite.

N. B. J'ai fait mention (page 6) de Jourdan comme d'un ancien caporal d'infanterie, j'apprends que je me suis trompé, & que le célèbre général de ce nom est un officier de l'ancien régime.

F I N.

ERRATA.

Page 11, des grands hommes, lisez *de* grands hommes.

Page 41, les anciensr escripts, lisez les anciens rescripts.

Page 42, Rome monarchique *devient*, lisez *devint*.

Page 43, lorsque d'un moment à l'autre cette grande question peut se décider par la paix, aulieu de la *virgule* un *point*.